

## Michel Piel – né en 1930 à Basseneville

*Souvenirs recueillis le 27 avril 2015 à Cabourg (C. Le Callonec)*

« Je suis un enfant de la guerre !

En 1939, mon père est parti à la guerre, il a été fait prisonnier en juin 40 et comme il ne voulait pas travailler pour les allemands, il est monté dans le train et quand le train a commencé à prendre de la vitesse il a sauté. Il est resté quelques jours en vadrouille dans la nature et il est revenu se cacher chez ma mère, il est resté caché 4 ans jusqu'au débarquement. Nous habitons à Basseneville entre Dozulé et Troarn. On sortait un peu la nuit dans les marais et il pouvait se dégourdir les jambes.

Une fois les allemands sont venus faire un contrôle, ils ont demandé à ma mère si elle savait où était mon père, elle a répondu qu'elle n'avait pas de nouvelles. Il était caché dans un grenier et il écoutait la radio anglaise, c'était possible parce qu'on était à la campagne et qu'il n'y avait pas de détecteur. Je me souviens encore des messages « ma grand-mère fait du vélo sur un tonneau », on n'y comprenait rien !

Le 6 juin 1944, nous avons été libérés par les parachutistes canadiens à 3 heures du matin et le même jour les allemands sont revenus à 10 heures et nous sommes restés avec les allemands. Le matin du débarquement, il y avait 11 morts dans la commune par les bombardements.

Il y avait souvent des bombardements de jour et de nuit, par la marine et l'aviation. Une fois, on a eu un bombardement à Brucourt, quand les bombes ont commencé à tomber, on s'est couchés à plat ventre et quand on s'est relevés dans le champ toutes les vaches étaient éventrées.

Un jour encore, lors d'un bombardement, j'ai senti comme une piqûre de guêpe, c'était un éclat en bout de course qui s'était mis dans le genou. Il a été enlevé avec un couteau et comme désinfectant on a utilisé du calvados.

Après le débarquement, c'était impossible de rester, alors on allait coucher un peu plus loin dans les marais sur du foin. Quand quelqu'un arrivait, il fallait crier « Français » !

A partir du 1<sup>er</sup> juillet, nous avons été obligés de partir. Nous sommes partis à pied dans le secteur de Chambois, Trun, à Montormel où nous avons assisté à la défaite de la 7<sup>ème</sup> armée allemande. J'avais 10 ans quand j'avais assisté à la défaite de l'armée française en 40 avec les réfugiés qui venaient du nord et nos soldats en loques. Et là c'était le tour des allemands. Il y avait des camions sur une file de plus de 15 km et les bombardements ont duré pendant une heure. On est allés voir après, quel chantier !

Libérés le 22 ou 23 août, nous sommes revenus fin août à la maison, il y avait des morts un peu partout sur la route, des animaux éventrés, des vaches, des chevaux, c'était une puanteur ... La maison était presque détruite, les meubles avaient servi à faire des abris, tout était cassé. Il n'y avait plus rien, tout était çà refaire.

Nous sommes restés pendant 2 ans sans eau, sans électricité. Il fallait surtout penser à vivre. J'aurais voulu rentrer à l'école des Beaux-Arts mais ce n'était pas le moment d'y penser. Il fallait travailler, alors j'ai trouvé une place en boucherie et c'est là que j'ai connu mon épouse. En 1961, j'ai reçu le titre de Meilleur Ouvrier de France !

Quelques souvenirs des années de guerre :

Mon père était chasseur et les allemands avaient demandé qu'on apporte toutes les armes à la mairie. J'avais déjà emmené les fusils de mon père quand il nous a fait passer un message disant qu'il fallait seulement apporter le vieux fusil et qu'il fallait graisser les autres, les envelopper et les cacher. On connaissait bien le maire, Mr Denis, je suis retourné le voir pour demander de reprendre les armes ; il

était ennuyé mais il a fini par me dire que s'il y avait un problème il dirait qu'on lui avait volé la clé. Je suis allé chercher les armes la nuit avec une remorque, sur la route, on a croisé plusieurs fois des motos, on se cachait dans les fossés.

Mes parents tenaient un petit bistrot café, tabac, journaux sur la route principale. Quand il y avait des morts, ils n'étaient pas déclarés immédiatement et il y avait donc du tabac en plus. Le boulanger de Sannerville fumait, j'allais échanger du tabac contre un peu de pain. Un jour à Sannerville, il y a eu une explosion, je me suis mis à plat ventre et tous les bocaux sont tombés. Je suis rentré et ma mère m'a demandé pourquoi je n'avais pas ramené de pain ...

Le téléphone était dans le débit de tabac, ma mère recevait les messages quand il y avait des morts et moi je portais les télégrammes au Maire. Celui-ci partait alors avec le curé pour prévenir la famille. Un jour, un télégramme tombe et c'était le fils du Maire. Il n'avait pas eu de nouvelles de son fils depuis une douzaine de jours. Il m'a accueilli en me disant « tu m'apportes une mauvaise nouvelle ? Ah, pauvre Charles ! »

Pendant la guerre, j'allais à l'école à Troarn, sur la place j'avais vu un officier allemand qui descendait d'une voiture, en grande tenue, je ne savais pas qui c'était. J'ai su que c'était le Maréchal Rommel qui venait visiter les sites stratégiques sur la côte.